

Compte-rendu du 11e festival du moyen métrage de Brive

Par Louis Séguin
le Jeudi 24 Avril 2014



Le 13 avril dernier s'est achevée la onzième édition du festival de moyen métrage de Brive. Compte-rendu.

Le festival de moyen métrage de Brive s'est forgé une solide réputation au cours de sa décennie (virgule un) d'existence, en s'établissant comme la locomotive du jeune cinéma français, mais aussi en assurant à son public et à ses invités une organisation digne des plus parfaites colos. Du côté des films, on y trouve de l'excellent (pour n'évoquer que les séances spéciales, il y avait cette année *Mille Soleils* de Mati Diop et *Le Voyage en Occident* de Tsai Ming-Liang), du bon (cf ci-dessous) et du moins bon. Comme partout, comme de tout temps. Pour le moins bon, on ne saurait en vouloir ni aux sélectionneurs, ni au public, ni aux critiques, ni même aux réalisateurs, surtout quand ce moins bon se fait plus rare qu'ailleurs.

Parmi les réussites du festival de Brive, signalons d'entrée de jeu les rétrospectives, qui cette année étaient consacrées à **Koji Wakamatsu** et **Agnès Varda**. De cette dernière, on était comblé de (re)voir des oeuvres majeures (*Documenteur*, *Jacquot de Nantes*), et de découvrir des films rares en salles, comme ses courts métrages réunis sous le nom de « Courts parisiens ». Parmi eux, *Les Dites Cariatides*, documentaire quasi scolaire dans son sujet (recensement et études des Cariatides ornant les immeubles de Paris), modèle d'élégance et d'intelligence de la réalisatrice : alors même qu'elle révèle ce qui se trouve sous les yeux des Parisiens et qu'ils n'ont jamais vu, Agnès Varda plonge dans ses rêveries pour recouvrir la moindre image d'une aura poétique (baudelairienne, en l'occurrence).

Du premier programme de la compétition, on retiendra *Mahjong* des portugais João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata, qui s'inscrit à nouveau dans un espace fictif quelque part entre les tripots chinois et le Portugal, après *La Dernière fois que j'ai vu Macao*, sorti en salles l'année dernière. Ici, un homme rôde la nuit en voiture, dans un Chinatown désert du Portugal (une zone industrielle), à la recherche d'une silhouette en habits de chinoise. Alors qu'à l'image, il ne se passe presque rien, le suspens semble remplir les trous laissés par le réel, selon un principe séduisant : la fiction la plus alambiquée peut se nourrir de trois fois rien. Dévoués mordicus à ce credo, comme des enfants déguisés, les deux réalisateurs se donnent avec cet espace fictif les moyens d'un cinéma ludique, qui n'est pas sans cligner discrètement de l'oeil aux mânes de Monteiro.

L'Algérien Karim Moussaoui était en compétition avec *Les Jours d'avant*, chronique algéroise des années 1990. La structure du film, faisant se croiser en deux parties un jeune homme et une jeune femme vivant dans le même quartier et séparés par la même violence, pouvait faire craindre l'implosion du sujet sous le surplomb formel (et la musique hyperbolique). Mais la mise en scène et l'interprétation de Mehdi Ramdani et Souhlia Mallem, les deux personnages principaux, donnent à cette histoire de rendez-vous manqué (et empêché par l'Histoire) toute sa force tragique.

Coeurs suppliciés

Déjà remarqué à Belfort puis à Clermont-Ferrand, *Peine perdue* a permis à Arthur Harari de revenir à Brive quelques années après y avoir fait couronner *La Main sur la gueule*. Dans ce conte d'été situé au bord d'une rivière, Alex (Lucas Harari, frère d'Arthur) tente de séduire une vacancière, avec l'aide impromptue de « l'étrange Rodolphe » (Nicolas Granger, inquiétant à souhait). Ce qui commence

comme un film de drague rohmérien (inscrivant le passage à l'acte dans un projet discursif) se gonfle peu à peu d'une mystérieuse tristesse, tandis que les coeurs se gonflent de larmes invisibles. Parallèlement, la rivière franchouillarde (nappe à carreaux et gobelets de bière) semble se métamorphoser peu à peu en Everglades fabuleux, à la faveur d'une balade en barque entre Rodolphe et Alex (planté par sa belle) et de la très belle lumière du chef opérateur Tom Harari, troisième de la fratrie. Cette tristesse, qui se diffuse plutôt qu'elle n'éclate en un très beau final, s'accroche au regard désarmé de Rodolphe et aux larmes d'Alex, témoin final de l'échec de tous les projets de départ. La beauté de *Peine perdue* tient à cette façon de mettre en scène des personnages lunaires pris dans l'été, qui font vibrer le paysage ensoleillé au diapason de leurs mélodies intérieures et nocturnes.

Parmi les documentaires présentés en compétition, signalons *Another Hungary* de Dénes Nagy qui a le mérite de mettre au jour la déliquescence et la grande pauvreté de la campagne hongroise. On retiendra surtout '**A lucata**' de Michele Pennetta, qui suit les préparatifs d'un cheval pour une course clandestine à Catane, en Sicile. La mise en scène, favorisant les nuits et la relation entre un jeune garçon et le cheval dont il s'occupe, parvient à créer une immersion étonnante dans l'écurie, au point que l'on finit par voir les préparatifs et la course du point de vue du canasson plutôt que de celui de ses propriétaires.

La compétition comptait aussi ***Shadow of a Cloud*** du roumain Radu Jude (réalisateur de *Papa vient dimanche*, sorti en salles il y a quelques mois) étrangement oublié du palmarès au regard de la précision et de l'intelligence de sa mise en scène. Un prêtre, appelé au chevet d'une mourante, est pris dans la tension de la situation, entre la tristesse extraordinaire de la famille et la banalité de sa tâche. Le film se nourrit de cette tension sans jamais flancher d'un côté ou de l'autre, dressant le portrait de ce prêtre interprété brillamment par Alexandru Dabija.

Coup de fusil

Mais le *trending topic* du festival était sans aucun doute : « t'as vu les fusils à pompe ? ». Armé de son Ours d'or du court métrage, reçu en février à Berlin, ***Tant qu'il nous reste des fusils à pompe*** du jeune couple Caroline Poggi et Jonathan Vinel débarquait à Brive entouré d'une certaine réputation. C'est peu dire, donc, que tout le monde attendait le film prodige au tournant. Et de fait, les « fusils à pompe » frappent un grand coup dès l'ouverture. Dans un paysage à la fois sauvage et sur-domestiqué (une petite ville-dortoir alignant les pavillons), Joshua veut se laisser mourir comme son ami au visage d'ange, suicidé au fusil à pompe. Mais il veut d'abord trouver une société à son frère Maël, ce qui s'annonce compliqué au vu de la désertion totale (et surréelle) des lieux. Un gang passe alors opportunément dans la rue déserte, accompagné d'un thème musical d'outre-tombe. Quoique l'on puisse penser par ailleurs du film, il y a quelque chose d'immédiatement grisant et que l'on pourrait appeler l'inspiration : que ce soit au cadre, à la direction d'acteurs, au montage, *Tant qu'il nous reste des fusils à pompe* s'avance avec un désir évident de cinéma qui, par comparaison, manque à tant de productions (tous formats, pays et générations confondus). Et puisqu'il est question d'inspiration, celle qui agite ce couple de cinéastes se trouve autant du côté du cinéma (Gus Van Sant, entre autres) que du jeu vidéo, infusant de façon fructueuse (c'est rare) le grand écran. Au récit, cela se traduit par une progression en *levels*, comme si l'évolution dramatique était ramenée à une essence, une ascension par paliers hermétiques. A la mise en scène, cela donne un équilibre parfait entre l'émotion la plus forte et la fixité la plus glaciale. Plus précisément : l'émotion semble poussée à un tel point qu'elle se mue en froideur paramilitaire (celle du gang). Les rituels, les règles que s'inventent les derniers habitants de ce monde post-apocalyptique permettent de neutraliser une tristesse et une agressivité débordantes. Le visage indifférent de chaque membre du gang est celui du *gamer* devant sa console, qui a accompli le fantasme de tout *gamer* : pénétrer dans le jeu, devenir son avatar. Jonathan Vinel, qui figure un des membres du gang, semble d'ailleurs se donner en un regard et une casquette les attributs d'un personnage, et on peut s'attendre à ce qu'il développe, dans l'avenir, cette porosité entre son personnage public et son cinéma. C'est cette immobilité de statue qui pèse parfois sur le film. La jeune oeuvre des deux réalisateurs pourrait être menacée par la fétichisation de ses obsessions : la violence, l'initiation, et même une certaine virtuosité qui risque de se figer dans l'auto-contemplation. Mais, en l'occurrence, la virtuosité est nourrie par la vision d'ensemble d'un monde, d'une jeunesse qui règne sur un contemporain ultra-violent dont elle n'a pas voulu. Inutile d'ajouter que ces fusils à pompe sont très prometteurs, et que leur place était bien à Brive, festival des promesses.

